

**Alina Reyes**

## **Une Chasse spirituelle**

Voyage dans des littératures profanes et sacrées, de la Préhistoire à nos jours

Quatrième épisode  
(voir les précédents et les suivants dans la note de blog)

à Arthur Rimbaud,  
qui fut mon vélo  
et me visita en rêve,  
comme Homère,  
Dieu, Kafka,  
*et cetera.*

## OPÉRA DES MÉTAMORPHOSES

### Ouvrante

« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre »

### Acte premier : Littératures

« Comme si quelques hommes venaient d'être mis en possession, par des voies surnaturelles, d'un recueil singulier dû à la collaboration de Rimbaud, de Lautréamont et de quelques autres et qu'une voix leur eût dit, comme à Flamel l'ange : 'Regardez bien ce livre, vous n'y comprenez rien, ni vous, ni beaucoup d'autres, mais vous y verrez un jour ce que nul n'y saurait voir'. » André Breton

### Tableau : des Anciens

En traduction\* : Héraclite ; Thalès ; Parménide ; Epictète ; Plutarque ; Platon ; Ovide

### Acte deux : Bible & Évangile

*Dieu dit : « Viens, lumière ! » Et ce fut l'aurore. Dieu vit la lumière, et qu'elle était bonne. Et il discerna, entre la lumière et la ténèbre. Genèse*

*Et la lumière brille dans l'obscur, et l'obscur ne l'a pas saisie. Évangile selon Jean*

### Tableau : des Modernes

En traduction\* : Jean Renart ; William Shakespeare ; Giacomo Leopardi ; Federico Garcia Lorca ; George Orwell ; Jorge Luis Borges

### Acte trois : Coran

*Caverne, impératif féminin à l'hémistiche du mois lunaire. C'est-à-dire, au sens terrestre : Matrice, impératif au jour de fécondité de la femme (à la moitié du cycle féminin).*

### Dénouement

Les choses se logent dans notre tête, et nous les trouvons là, dans cette caverne habitée où nous les regardons, par les deux ouvertures, par nos deux yeux qui unissent le paysage mental, le mythe et la pensée.

\*Sauf crédit, les traductions, séparées ou comprises dans le reste de l'ouvrage, sont de l'auteure.

Acte premier

## **LITTÉRATURES**

*Folia*

*(deuxième suite)*

Quand Jacob, la tête sur une pierre, voit en rêve des anges monter et descendre entre le ciel et la terre par les degrés d'une échelle, il accède à une autre dimension de l'être.<sup>1</sup> Son rêve est l'édifice où il va pouvoir habiter poétiquement sur la terre. Ces déplacements verticaux des anges ont lieu alors que lui-même est en déplacement horizontal à travers le pays. Ce n'est pas l'histoire de Jacob qui peut servir d'habitation, mais ce qui s'en élève.

Ainsi en est-il de ce lieu de Paris où fut posée la première pierre de la Pitié, hôpital plus tard déplacé sur le terrain proche dit de la Salpêtrière, et où s'élève aujourd'hui la Grande mosquée de Paris, où des dizaines de fois par jour on invoque *ar-Rahman*, appellation qu'André Chouraqui a traduite par « le Matriciel », fidèle au sens du mot arabe, comme du mot hébreu, employé pour désigner Dieu en sa miséricorde, sa pitié, de même nature que celle qui la mère, la matricielle, à l'enfant, l'être de son sein. C'est ainsi, via ses correspondances et ses synchronicités, que la langue élève l'insaisissable édifice où l'homme peut habiter dignement : debout, en avançant.

Mais pour que l'édifice apparaisse, il faut en dire l'histoire, ou du moins une histoire. C'est ce que s'emploie à faire la littérature, de bien des façons, et avant elle ce dont elle vient, le réel, la vie. Dans l'espace et le temps qui se meuvent entre le point « la Pitié » et le point « le Matriciel », se déploie une histoire de la souffrance dont des êtres de chair ont fait l'expérience, et dont certains d'entre eux ont pu témoigner par des écrits. Avant de continuer à interroger le geste de l'écriture et son produit, l'écrit, tentons, à travers des éléments de l'histoire de ce lieu, de voir le réel produire lui-même de l'histoire, et de la langue pour le mettre en forme et le penser.

La Pitié-Salpêtrière est aujourd'hui le plus grand hôpital d'Europe, et l'un des plus en pointe quant à la recherche médicale, notamment en neurologie. Les travaux que Charcot y mena à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'hystérie demeurent fameux, mais beaucoup d'autres grands noms de la médecine, comme l'aliéniste Pinel qui libéra les malades de leurs chaînes, ou le professeur Christian Cabrol qui réussit pour la première fois en Europe une greffe du cœur, sont associés à cet établissement où fut aussi découvert le virus du sida.

L'histoire de la Pitié-Salpêtrière est tissée des plus grandes douleurs, et souvent même d'horreurs commises contre une humanité souffrante. Au fil des siècles pourtant, le désir de « secourir » par l'enfermement et le châtement les pauvres et les fous, a évolué vers une prise de conscience : la nécessité d'apporter aux malades des soins.

À l'origine, Notre-Dame de la Pitié était sise à l'emplacement actuel de la Grande Mosquée de Paris. L'établissement fut créé en 1612 par Marie de Médicis, et consacré au « grand renfermement » des mendiants de la ville. Quarante ans plus tard, lui sera associée La Salpêtrière, autre hospice dédié à la claustration des malheureux, et quant à lui édifié sur le lieu d'une poudrière – d'où son nom. De fait, la souffrance et la pitié traverseront ici les siècles comme une traînée de poudre, un cocktail explosif où seront mis en jeu tous les éléments d'une histoire sociale, politique, scientifique, religieuse et métaphysique des rapports humains.

Ce royaume de la science et de la recherche médicale est étendu sous le ciel autour d'une étrange église octogonale, à la fois impressionnant et humble témoin d'une survivance de Dieu au milieu de la modernité la plus pointue. On peut aller à la Salpêtrière en malade ou en soignant, mais aussi en promeneur, en amateur d'art ou en croyant. On peut traverser l'ensemble hospitalier comme un pont entre le boulevard de l'Hôpital et le boulevard Vincent-Auriol. On peut aller s'asseoir sur un banc ou s'étendre sur l'herbe de ses jardins. On peut enfin aller en l'église Saint-Louis de la Salpêtrière visiter une exposition d'art contemporain, écouter un concert, participer à la messe quotidienne, ou simplement trouver un moment de paix.

L'histoire continuant discrètement son chemin à travers temps, s'aperçoivent dans le silence de ses chapelles, parfois un malade en robe de chambre venu se recueillir, souvent un sans-abri qui

---

1 *Genèse* 28, 11-19

s'y repose - ou simplement la traverse, on ne sait pourquoi. L'œil et l'oreille sensibles ressentent à la Salpêtrière la douce et violente énigme des relations brisées entre le corps et l'esprit. Et le travail de la médecine de Dieu avec la médecine du monde pour les réparer. À l'emplacement de la mosquée où de l'aube à la nuit est prié le Dieu Tout Miséricordieux, Très Miséricordieux, se trouva d'abord Notre-Dame de la Pitié.

Labyrinthe de la souffrance, labyrinthe de l'âme humaine, labyrinthe de l'hôpital. Géographie et histoire de l'âme, du corps et de l'esprit. Ici le temps se croise avec l'espace. Énorme surface, organisation pavillonnaire en mosaïque des unités de soins.

Pauvreté, folie, maladie : progression des accueillis dans le temps.

Souffrants, soignants.

Que reste-t-il aujourd'hui des pauvres et des folles de la Salpêtrière ?

Au commencement, la Seine avala la Bièvre. Ou plutôt, car il y a toujours un autre début avant le début, tout commence dans l'eau. Maximilien Vessier le rappelle, Paris fut d'abord « un grand lac de cinq kilomètres de large », où « seules émergent les îles de Chaillot, de Montmartre, de Belleville, du Panthéon, et, plus près du groupe hospitalier, de la Butte-aux-Cailles. Elles sont couvertes d'une végétation tropicale »<sup>2</sup>. Dans les eaux, nous dit-il, des Mosasaures, dans les airs, des Ptérodactyles. Toutes sortes de bêtes dont on peut aujourd'hui aller contempler les squelettes en face de la mosquée, en face de l'hôpital, au Muséum d'Histoire naturelle.

Puis les eaux se retirent et ce qu'il en reste, la Seine, passe à partir de l'est, bien plus au nord qu'elle ne le fait aujourd'hui, avant de terminer sa grande boucle à l'ouest de la ville actuelle. Quant aux eaux qui baignent l'île de la Cité, ce sont celles d'un autre fleuve, aujourd'hui rendu complètement souterrain : la Bièvre, venue par le sud. Au lieu, tout proche de l'actuel hôpital, où les deux rivières se rencontrent, la plus grande finira par s'engouffrer dans le lit de la plus petite et le faire sien – laissant en même temps mourir son ancien bras.

Dans *Histoire du Corps*, est racontée la fascination qu'exerça au dix-neuvième siècle le fait que les têtes, une fois tranchées de leur corps par la guillotine, semblaient produire des expressions. « Que l'individu puisse penser que sa propre mort a survécu paraît inimaginable », mais c'est pourtant ce que l'on se met à fantasmer. « Monte la croyance en un temps intermédiaire entre la vie et le néant », et l'on se livre à des expériences d'électrisation des têtes de meurtriers décapités.

De 1850 à 1900, alors que s'autonomise la physiologie et que triomphe la médecine expérimentale, les savants, plus fascinés que jamais, multiplient les tentatives et s'efforcent d'obtenir des cadavres les plus frais possible... qu'il s'agisse d'une simple autopsie, d'une tentative de galvanisation, de la mesure de la persistance de l'excitabilité et de la contractibilité ou de l'observation de la digestion<sup>3</sup>,

des expressions qui traduiraient un retour de la conscience. Des médecins vont alors jusqu'à injecter leur propre sang dans un bras ou dans une tête pour tenter de lui rendre vie. La logique analogique de la poésie nous conduit à voir une correspondance entre le bras tranché de la rivière, la tête tranchée objet d'expérimentations scientifiques, et le fait de retrancher les pauvres du corps social : ce qui a été coupé perd la vie, sans retour. « Cependant », écrit Maximilien Vessier,

au début du XVII<sup>e</sup> siècle (...) en haut de l'actuelle rue Cuvier, se construit, sur l'emplacement d'un jeu de paume désaffecté [et de l'actuelle Grande Mosquée], un établissement créé en 1612 par édit de Marie de Médicis, régente du royaume, (...) dont le nom est tout un programme : « Notre-Dame de la Pitié ». (...) Cet établissement fut d'abord affecté au « renfermement » des mendiants, car depuis longtemps, et malgré la création du « Grand Bureau des Pauvres » par François 1<sup>er</sup>, le décret de 1525 les menaçant de pendaison, la condamnation du Parlement de

2 Maximilien VESSIER, *La Pitié-Salpêtrière, Quatre siècles d'histoire et d'histoires*, Assistance Publique Hôpitaux de Paris, 1999, p. 25

3 *Histoire du Corps, De la Révolution à la Grande guerre*, ouvrage dirigé par Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, Paris, Seuil, coll. L'Univers historique, 2005, p. 237

1552 les vouant, enchaînés par deux, au curage des égouts, l'interdiction de 1554 de chanter dans les rues sous peine de mort, l'édit de Charles IX leur promettant les galères, celui d'Henri III les astreignant à l'asile de fous, les mendiants continuaient à envahir Paris comme les mouches les ruisseaux de ses ruelles.<sup>4</sup>

Selon Foucault,

La Renaissance a dépouillé la misère de sa positivité mystique. (...) Désormais, la misère n'est plus prise dans une dialectique de l'humiliation et de la gloire ; mais dans un certain rapport du désordre à l'ordre qui l'enferme dans la culpabilité. Elle qui, déjà, depuis Luther et Calvin, portait les marques d'un châtement intemporel, va devenir dans le monde de la charité étatisée, complaisance à soi-même et faute contre la bonne marche de l'État. Elle glisse d'une expérience religieuse qui la sanctifie, à une conception morale qui la condamne. (...) [Le pauvre] erre, en effet ; mais il n'est plus sur le chemin d'un étrange pèlerinage ; il trouble l'ordonnance de l'espace social.<sup>5</sup>

Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, la pathologie mentale se place au 3<sup>e</sup> rang mondial des maladies (source OMS), et voyant les psychoses reculer devant les troubles de l'anxiété et du comportement, devant la dépression surtout (...) Toujours selon l'OMS, la dépression deviendrait en 2020 la première cause d'invalidité dans les pays développés, devant les maladies cardio-vasculaires. (...) De la maladie mentale aux troubles mentaux et de ceux-ci à la « souffrance psychique », au mal-être, c'est une véritable « culture du malheur intime » qui s'est instituée aujourd'hui dans nos sociétés. (...)<sup>6</sup> On connaît l'histoire du fou qui se penche à la fenêtre de son asile pour demander à un passant : « Êtes-vous nombreux là-dedans ? » Ce n'est plus une blague : nous sommes bel et bien nombreux là-dedans.<sup>7</sup>

Et qu'est-ce qu'un aliéné authentique ?

C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain.

C'est ainsi que la société a fait étrangler dans ses asiles tous ceux dont elle a voulu se débarrasser ou se défendre, comme ayant refusé de se rendre avec elle complices de certaines hautes saletés.

Car un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités.

(...)

Et cela se passa avec Van Gogh comme cela se passe toujours d'habitude, à l'occasion d'une partouze, d'une messe, d'une absoute, ou de tel autre rite de consécration, de possession, de succubation ou d'incubation.

Elle s'introduisit donc dans son corps,

cette société

absoute,

consacrée,

sanctifiée

et possédée,

effaçà en lui la conscience surnaturelle qu'il venait de prendre, et telle une inondation de corbeaux noirs dans les fibres de son arbre interne,

le submergea d'un dernier ressaut,

et, prenant sa place,

le tua.

Car c'est la logique anatomique de l'homme moderne, de n'avoir jamais pu vivre, ni penser

4 Maximilien VESSIER, *La Pitié-Salpêtrière, op.cit.*, p. 50-51

5 Michel FOUCAULT, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961. « Le Grand Renfermement », *Histoire de la folie à l'âge classique*, in *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, éd. de Frédéric Gros avec la collab. de Jean-François Bert, Daniel Defert, François Delaporte et Philippe Sabot, 2015, p. 69, p. 71-72, p.77

6 Claude QUÉTEL, *Histoire de la folie, De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Tallandier, coll. Texto, 2012, p. 569

7 *Ibid.*, p. 582

vivre, qu'en possédé.<sup>8</sup>

Ainsi parlait Antonin Artaud, en 1947, dans *Van Gogh le suicidé de la société*. Artaud qui écrivait aussi en 1925 une « Adresse au Pape » où l'on pouvait lire notamment :

Du haut en bas de ta mascarade romaine ce qui triomphe c'est la haine des vérités immédiates de l'âme, de ces flammes qui brûlent à même l'esprit. (...) Nous ne sommes pas au monde. O Pape confiné dans le monde, ni la terre, ni Dieu ne parlent par toi.<sup>9</sup>

Vingt-et-un ans plus tard, en 1946, il réécrivait son « Adresse au Pape », qu'il nous semble également judicieux de citer dans notre travail sur l'un de ces lieux d'enfermement dont la chrétienté et notamment l'ordre des jésuites sont à l'origine.

Or j'ai été arrêté, emprisonné, interné et empoisonné de septembre 1937 à mai 1946 exactement pour les raisons pour lesquelles j'ai été arrêté, flagellé, crucifié et jeté dans un tas de fumier à Jérusalem il y a un peu plus de deux mille ans (...) j'ai été empoisonné à mort de 1937 à 1940, sur l'ordre aussi bien de la sûreté générale française, que de l'intelligence service, que du guépéou, que de la police du vatican.<sup>10</sup>

La politique d'enfermement surgit donc de manière précoce, impulsée par l'Eglise (...) Aussi le modèle romain fait-il des émules, à Londres, à Hambourg, à Amsterdam, à Lyon en 1614. Puis à Paris en 1656 ; l'institution d'ailleurs s'agrandira à une vitesse stupéfiante, comportant très vite des asiles et hôpitaux spécialisés peuplés par plus de 10 000 internés. (...) À la fois asiles, couvents, manufactures et prisons, ces « microcosmes de la concentration » se veulent institutions de bienfaisance. (...) Cette multifonctionnalité des établissements reste finalement assez troublante : elle ne renvoie visiblement pas à une politique d'assistance des pauvres (la fonction répressive ressort bien plus), et (...) les pauvres ne sont pas seuls à être raflés. (...) En isolant ainsi ce qui s'écarte de la norme sociale, les acteurs de l'enfermement suscitent l'Etranger, créent l'Autre. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la remarque de Foucault :

« l'histoire de ce procès de bannissement est l'archéologie d'une aliénation ».

L'Âge classique invente la Dérison par le biais d'un processus de marginalisation.<sup>11</sup>

Notre société est une société de surveillance, disait Foucault. Cet état de fait, de plus en plus évident, a une histoire, dont on pourrait quasiment voir l'incarnation dans l'église Saint-Louis de la Salpêtrière, avec ses quatre nefs ordonnées autour de la chapelle centrale pour pouvoir mieux trier les populations assistant aux offices, et dirait-on, les surveiller – cette disposition ne rappelle-t-elle pas l'architecture carcérale inventée plus tard sous le nom de panoptique ? En ce dix-septième siècle qui voit l'invention de l'Hôpital Général, tout à la fois ébauche des camps de travail, des camps de concentration, camps de redressement et autres goulags, police et religion s'associent dans un même idéal de maintien de l'ordre social.

L'ordre bourgeois qui a peur de la liberté, que son regard transforme en « chaos » et « folie », s'entendra par cette alliance morbide de la police et des institutions religieuses à mater toute singularité. Le *Tartuffe* de Molière, qui dénonçait les dévots de la Compagnie du Saint-Sacrement, fondatrice de l'Hôpital Général, devra souffrir la censure. Mais quoi qu'aient pu en penser les faux ou vrais dévots, ce n'était pas Molière, le baladin, qui faisait le mal. Ce mal qui, faisant son chemin, saura plus tard s'exercer sous forme d'internement social, beaucoup plus discret et tout aussi efficace, aux murs dématérialisés mais bâtis de surveillance, occultation, pression en réseaux, traque et isolement par insinuation ou calomnie, désinformation, mensonge, mainmise sur les âmes, et sur telle ou telle âme par barrages solides sur les moyens de vie et les perspectives de développement, dans une architecture panoptique mentale inversée, où celui qui est au centre n'est plus le

8 Antonin ARTAUD, *Van Gogh le suicidé...*, *op.cit.*, p. 1441 et p. 1443

9 Antonin ARTAUD, « Adresse au Pape », in *Œuvres*, *op.cit.*, p. 133

10 *Ibid.*, p. 134-135

11 Arnaud FOSSIER, « Le grand renfermement », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, journals.openedition.org

surveillant de ceux qui sont emprisonnés tout autour, mais leur surveillé. Et ce qui doit se révéler à la fin, c'est que les prisonniers réels sont ceux-là, les surveilleurs, prisonniers de leur volonté de surveillance, volonté qui jamais ne parvient à posséder leur(s) surveillé(s) mais les possède et les maintient hors de la vie libre, gratuite et pleine.

Depuis le dix-septième siècle donc, les mendiants, les pauvres, les fous et toutes sortes de marginaux sont raflés en ville et enfermés à l'Hôpital Général. La Pitié-Salpêtrière est particulièrement chargée d'interner les femmes. Pauvres ou folles, ce sont souvent les mêmes. Que la folie vienne de trop de souffrance, et trop de souffrance de trop d'exclusion, personne ne semble y songer. Au contraire, en enfermant et enchaînant les gens, on ajoute à l'exclusion une exclusion inique et délibérée, qui ne peut qu'aggraver leur état mental. Nous écouterons Charcot évoquer des cas d'« hystérie » masculine. Mais entendons-le d'abord raconter, sans se rendre compte de ce qu'il dit et fait, ses séances de torture publique sur des femmes « hystériques ». Et interrogeons-nous : de ces « malades » ou de ces « soignants », de ces pauvres femmes réduites à se réfugier dans des comportements qui sonnent comme autant de refus de la « normalité » du monde, et à se laisser examiner comme quelques décennies plus tôt on avait examiné la « Vénus hottentote », ou de ces beaux messieurs satisfaisant en réunion, sous le couvert de la science, pour la bonne cause, leurs pulsions voyeuristes et sadiques inavouées... de ces êtres en situation de faiblesse ou de ces autres en situation de pouvoir et sans conscience, déshumanisés, déshumanisants, quels sont réellement ceux qui ont perdu la raison ?

« Parmi ces symptômes, il en est un qui, en raison du rôle prédominant qu'à mon sens il joue dans la clinique de certaines formes de l'hystérie, me paraît mériter toute votre attention. (...) Je fais allusion à la *douleur ovarienne* ou *ovarique*, dont je vous ai dit un mot dans la dernière séance (...) Cette douleur, je vous la ferai pour ainsi dire toucher du doigt, dans un instant (...) Tantôt c'est une douleur vive, très vive même : les malades ne peuvent supporter le moindre attouchement (...) elles s'éloignent brusquement, par un mouvement instinctif, du doigt investigateur (...) D'autres fois, la douleur n'est pas spontanément accusée ; il faut la rechercher par la pression (...) cette première exploration montre que le siège de la douleur n'est pas dans la peau ni dans les muscles. Il est par conséquent indispensable de pousser l'investigation plus loin, et, en pénétrant en quelque sorte dans l'abdomen, à l'aide des doigts, on arrive sur le véritable foyer de la douleur. »<sup>12</sup>

S'ensuit une description de « l'exploration profonde de cette région », puis Charcot enchaîne en décrivant minutieusement les douleurs cruelles que ses « explorations » infligent aux patientes (« irradiations », « palpitations », « troubles céphaliques », « sifflements intenses », « sensation de coups de marteau », « obnubilation de la vue », « attaque convulsive (...), pour peu qu'on insiste »).<sup>13</sup> Il explique ensuite comment mettre fin à la crise de la malade, par une très forte pression du poing sur l'ovaire, l'hystérique étant couchée par terre, jusqu'à ce qu'elle crie que cela lui fait mal, ou au contraire que cela lui fait du bien. Il raconte que des méthodes équivalentes se pratiquaient spontanément sur les convulsionnaires de Saint-Médard (dans un quartier tout proche). Par exemple « le secours administré à l'aide d'un pesant chenet dont on frappait le ventre à coups redoublés », ou bien « trois, quatre ou même cinq personnes montaient sur le corps de la malade ; - une convulsionnaire appelée par ses coreligionnaires *sœur Margot* affectionnait plus particulièrement ce mode de secours »... Charcot s'indigne de ce qu'un médecin de l'époque, Hecquet, prétendait que ces *secours* étaient en fait des pratiques motivées par la lubricité. « Je ne vois pas trop, pour mon compte, ajoute Charcot, ce que la lubricité pouvait avoir à faire avec ces *coups de chenet et de pilon* administrés avec une extrême violence », ajoutant tout de même « bien que je n'ignore pas ce qu'est capable d'enfanter, dans ce genre, un goût dépravé. »<sup>14</sup>

12 Jean Martin CHARCOT, *L'hystérie*, Paris, L'Harmattan, coll. Psychanalyse et civilisations, textes choisis et introd. par E. Trillat, 1998, p. 42-45

13 *Ibid.*, p. 45-46

14 Jean Martin CHARCOT, *L'hystérie*, *op.cit.*, p. 143-144

Charcot déniché aussi l'hystérie chez des hommes. Il expose divers cas d'hystérie masculine déclenchée par des accidents de chemin de fer. Mais surtout, il la trouve parmi les pauvres, les pauvres d'entre les pauvres.

Où l'hystérie va-t-elle se nicher ? Je vous l'ai montrée bien souvent dans ces derniers temps dans la classe ouvrière, chez les artisans manuels, et je vous ai dit qu'il fallait la chercher encore sous les haillons chez les déclassés, les mendiants, les vagabonds ; dans les dépôts de mendicité, les pénitenciers, les bagnes peut-être ?<sup>15</sup>

Comme il l'a fait avec les femmes, il présente ses cas à l'assemblée, les décrivant en leur présence comme s'ils n'étaient que des objets :

Il a en effet, comme vous voyez, l'air abruti, stupide, renfrogné, féroce même...<sup>16</sup>

Puis, après un long exposé sur ce cas, présentant le suivant :

Lui aussi est un dégénéré (...) Son intelligence est faible, pour ne pas dire plus ; il n'a jamais pu apprendre à lire ; sa marche est gênée par l'existence de deux pieds-bots congénitaux et on lui voit au cou de nombreuses traces de scrofule. De plus, il bégaye horriblement comme vous aurez dans un instant l'occasion de le constater. (...) avec la permission des autorités compétentes, il vit de la profession de chanteur des rues, dans la banlieue de Paris. Voyez, il porte constamment dans sa poche son pauvre livret de licence, sale, crasseux « à vous tirer des larmes »<sup>17</sup>

Suit la triste histoire de la vie du sujet, puis vient le récit de l'auscultation :

La peau du scrotum à gauche est très sensible à la moindre pression ; le testicule correspondant est plus douloureux encore et quand on comprime un peu fortement soit le testicule lui-même, soit les téguments qui le recouvrent, le malade éprouve la sensation de quelque chose qui lui remonte vers la poitrine et vers le cou où il éprouve un sentiment de suffocation<sup>18</sup>

Après l'analyse clinique, Charcot conclut en disant :

Messieurs, (...) parmi les agents provocateurs de l'hystérie, à côté des grandes perturbations morales, des traumatismes, des intoxications, etc., il y a lieu de placer la *misère*, la misère avec toutes ses duretés, toutes ses cruautés.<sup>19</sup>

Que dire des cruautés et de la misère de ces Messieurs, exhibitionnistes par procuration, trop bien éduqués pour s'exhiber eux-mêmes mais suffisamment pervers pour inventer de le faire faire à d'autres, femmes et hommes hystérisés sur commande pour les bourgeois du tout-Paris qui se pressaient aux mises en scène du neurologue comme ils auraient ouvert leur manteau pour exhiber comme lui et avec lui, non leur pénis mais leur utérus, la femme fantasmagorique en eux et qu'il leur fallait partager, entre hommes. Les « folles d'enfer », comme dit la plasticienne Makhi Xenakis qui les a sculptées et a écrit un livre sur elles, n'étaient-ce pas, au moins un peu, ces Messieurs eux-mêmes ?

À partir de 1659, La Pitié est dédié à l'enfermement des petits garçons, et d'autre part des « femmes de mauvaise vie ». La Salpêtrière « accueille » quant à elle des femmes et des petites filles. En 1684, sous le « roi soleil », y est construite une véritable prison. Chaque année deux mille femmes y sont internées – dont Manon Lescaut, le personnage du roman de l'abbé Prévost. Parmi

---

15 *Ibid.*, p. 144

16 *Ibid.*, p. 144

17 Jean Martin CHARCOT, *L'hystérie, op.cit.*, p. 150

18 *Ibid.*, p. 151-153

19 *Ibid.*, p. 153

ces prisonnières, beaucoup sont mariées de force, et déportées en vue de peupler les colonies du Québec, de la Louisiane et des Antilles.

Dès les débuts de l'Hôpital Général, des locaux spéciaux avaient été prévus à la Salpêtrière pour les insensées, puis, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, on avait construit les premières « loges » pour les épileptiques et les aliénées. Il s'agissait de cellules fermées par une grille de fer, dotée d'un banc de pierre et munies de chaînes auxquelles on entravait les malades. Celles qui étaient particulièrement violentes et agitées avaient droit à de véritables cachots souterrains où elles étaient enchaînées, souvent toutes nues, et où elles recevaient la visite des rats qui, parfois leur rongeaient les pieds – sans compter les méfaits des gels hivernaux et des inondations de la Seine.<sup>20</sup>

Les détenues étaient rouées de coups et souffraient de malnutrition. Contraintes à des travaux forcés, maltraitées au point que chaque année, sur environ six mille internées, cinq à six cents mouraient à la Salpêtrière, elles étaient cependant, pour leur salut, conduites de force, chaque matin à l'aube, à la messe en l'église Saint-Louis. L'autel s'y trouvait au centre de la rotonde, chœur visible des quatre chapelles et des quatre nefs où étaient réparties les différentes catégories de personnes internées. Ainsi l'enfermement et la surveillance panoptiques des internées se retrouvaient-ils inexorablement, et indépendamment de la volonté humaine, matérialisés par cette disposition où, dans une inversion de la figure éclatait la vérité de la situation : dans l'iniquité et les souffrances faites à ces femmes, dans ce déni de leur humanité, c'était le Christ qu'au nom du Roi et au nom du Christ – plus tard au nom de l'État et de la Science – on torturait et assassinait.

Il ne suffit pas de lire les récits historiques de la souffrance à la Pitié-Salpêtrière, l'horreur qui a été faite à des êtres humains. Il faut, avec les poètes, en faire l'expérience, au profond du cœur. Oui, aller au fond, vivre par compassion la déshumanisation que l'homme fait subir à l'homme. Ainsi seulement il est possible d'être de ceux qui assument, qui assomptionnent l'être humain, avec sa peau et ses os, ses bêtes et ses étoiles. Être à jamais vivant, rendre à jamais vivant tout homme qui, au lieu de fermer les yeux, se laisse élever en levant le regard vers l'œuvre-vie, l'œuvre poétique élevée comme le serpent par Moïse dans le désert.

Voyons ce que dit Raymond Guérin de Georges Hyvernaud, ancien prisonnier de guerre.

Lui seul a su peindre le drame intérieur de l'homme qui sent qu'il cesse d'être un homme. Le seul drame qui compte. Le seul dont on ne se remet pas. Le seul aussi (heureusement, peut-être) dont bien peu de nos compagnons avaient conscience. Car combien y en eut-il, au fond, qui refusèrent d'accepter le fait accompli et l'ignoble secours des artifices ? Combien y en eut-il pour regarder la chose en face, pour l'affronter chaque jour cyniquement ? Pas de massacres, pas d'abjections, pas de calamités infernales comme chez Dwingen, dans le petit monde d'Hyvernaud. Non, mais la pire des déchéances. Celle de l'homme que d'autres hommes ont dépossédé de lui-même.<sup>21</sup>

Écoutons Hyvernaud, dans son récit *La peau et les os* :

Pourtant, il arrive qu'une déchirure se fasse dans cet univers d'apparences où se tiennent les professeurs. Il arrive qu'ils soient mis en présence d'un de ces gestes insolites qui crèvent la toile. Comme cette fois où un petit élève de seconde s'est enfui du collège. On ne s'était jamais douté de rien. Il était si sage, si effacé, si quelconque. Pas fort en mathématiques, disait le professeur de mathématiques. Pas mauvais en anglais, disait le professeur d'anglais. Ce qui s'appelle un élève moyen. Et voilà qu'il avait fait ça. Personne n'y a rien compris. Il est parti un soir, et toute la nuit il a erré on ne sait où dans la campagne. Toute une nuit il a eu pour lui seul toute la nuit et toute la campagne, avec leurs bêtes et leurs étoiles. Et au matin, il s'est jeté dans un étang. Ses livres et ses cahiers étaient bien rangés dans son pupitre. Mais il ne laissait pas une confiance qui éclairât son drame. Pas un des ces pauvres carnets où l'enfance tente de

20 Paul-André BELLIER, *Revue d'histoire de la pharmacie*, vol. 80 (1992)

21 Raymond GUÉRIN, dans sa préface au roman de Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, Éditions du Scorpion, 1949 ; Paris, Pocket n°10189, 1998, p. 12

démêler ses chances et ses forces. Pas même la lettre qui commence par : « Quand vous lirez ces lignes, je serai mort. » Il avait effacé ses traces et emporté toutes les clefs.<sup>22</sup>

« Il avait effacé ses traces. » En somme, un suicidé de la société, pour reprendre les mots d'Artaud. Une part de l'humanité laisse des traces comme preuves de vie, manifestation de présence. Une autre part efface les traces, ou pousse à les effacer. Et les poètes, même ceux d'une autre espèce humaine que la nôtre, comme les Erectus ou les Néandertaliens, rétablissent les traces en écrivant sur des coquilles, dans des grottes, et continuent, Homo Sapiens, de faire ce geste témoin de vie, sauveur de vie, tout au long de l'histoire.

Avant d'être fous et folles, et internés comme tels, les pauvres furent chômeurs. À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, toute l'Europe est prise dans des crises économiques qui jettent les ouvriers des manufactures à la rue et font augmenter dramatiquement la pauvreté. Partout des Hôpitaux généraux sont bâtis pour débarrasser les villes de leurs miséreux en les y enfermant – tandis que parallèlement on les en chasse et on tente de les empêcher d'y rentrer en leur en barrant les accès. La façon de traiter le problème de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants, considérés comme de la « vermine », rappelle celle qui se pratique aujourd'hui – que l'on songe au sort fait aux Roms et aux migrants : fermeture des frontières, reconduites forcées au pays d'origine, détention dans des centres. Et leur *enfermement* à grande échelle rappelle aussi les univers concentrationnaires soviétiques ou nazis. Sans atteindre l'horreur et la planification meurtrière de ces derniers, les traitements y sont dégradants et cruels, la mortalité très élevée, les trafics et les abus courants, notamment sur les enfants.

L'exclusion crée la folie. Au dix-neuvième siècle la Salpêtrière et Bicêtre, de prisons pour pauvres, allaient se transformer en prisons pour folles et pour fous. Si nous prenions des leçons dans l'histoire, nous saurions à quoi nous nous exposons en créant de l'exclusion. Que devient un peuple méprisé ? Les fous y deviennent si nombreux qu'ils ne sont plus enfermables, même si le système pénitentiaire s'est extraordinairement développé dans le monde moderne. La folie change de visage selon les époques, elle crée aujourd'hui des tueurs en série, des terroristes, des désespérés politiques. Et du côté des créateurs d'exclusion, la froide mécanique assassine des grands serviteurs de l'argent.

En 1725, l'architecte Germain Boffrand fut chargé de concevoir un puits pour approvisionner Bicêtre en eau. Foucault dit qu'il s'avéra très vite inutile, mais qu'on continua à le construire, trois ans durant, pour faire travailler les prisonniers. Creusé en 1733, le « grand puits » descend à 58 mètres de profondeur et mesure 5 mètres de large. Deux immenses seaux contenant chacun 270 litres étaient remontés par la force de douze chevaux. À partir de 1781, les chevaux sont remplacés par 72 prisonniers, qui se relaient de cinq heures du matin à huit heures du soir. En 1836, les prisonniers sont remplacés par des fous. Et en 1856, les fous cèdent la place à une machine à vapeur.

De quoi s'agit-il en vérité ? D'évider l'homme de l'homme. De la déshumanisation de l'homme par l'homme. « Nous creusons la fosse de Babel », écrivit Franz Kafka le 12 juin 1923. C'est la dernière page de son Journal. Les phrases immédiatement précédentes étaient :

Qu'est-ce que tu construis ? – Je veux creuser un souterrain. Il faut qu'un progrès ait lieu. Mon poste est trop élevé là-haut.<sup>23</sup>

Il mourut avant de connaître le « progrès » de l'horreur qu'il constatait en marche, mais sa sœur Ottla n'est jamais revenue d'Auschwitz, où elle s'était portée volontaire pour accompagner un convoi d'enfants. Tel est le nulle part où entraînent les chemins de l'homme séparé, désincarné, déconscientifié, quand l'homme moderne se rêve transhumain, surhumain, alors qu'il ne se fait que déshumain.

22 Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, op.cit., p. 144-145

23 Franz KAFKA, *Journaux*, trad. Marthe Robert, in *Œuvres complètes* t. 3, éd. Claude David, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1984, p. 552 et p. 551

Il y a quelque chose qui ne peut pas se dire, c'est la mort. Qui pourrait témoigner de la mort, sinon un mort ? Or comment un mort pourrait-il témoigner ? Il ne le peut pas. Ce qui ne peut pas se dire, il faut pourtant le dire. Dire qu'on ne peut pas le dire, d'abord. Et disant cela, l'identifier. Et l'identifiant, commencer à pouvoir le dire. Car seuls les morts enterrent les morts. Les vivants les arrachent à la mort. Le dernier ennemi vaincu c'est la mort, vaincue par la parole.

Dans *Ce qui reste d'Auschwitz* Giorgio Agamben expose, en convoquant plusieurs auteurs, que l'exception permet de mieux connaître la règle, et qu'une situation d'exception, comme celle du camp de concentration, permet de distinguer ce qui est humain et ce qui est inhumain. Or, dit Agamben, là « L'intémoignable porte un nom. Il s'appelle, dans l'argot du camp, *der Muselman*, le "musulman" ». Et, citant Améry :

« Celui qu'on appelait le "musulman" dans le jargon du camp, le détenu qui cessait de lutter et que les camarades laissaient tomber, n'avait plus d'espace dans sa conscience où le bien et le mal, le noble et le vil, le spirituel et le non-spirituel eussent pu s'opposer l'un à l'autre. Ce n'était plus qu'un cadavre ambulants, un assemblage de fonctions physiques dans leurs derniers soubresauts. »<sup>24</sup>

Peut-être les appelait-on ainsi à cause de leur attitude de prostration, on ne sait pas exactement. Mais alors que la soumission du musulman à Dieu est volontaire, qu'elle est même un effort de la volonté, soutenu et animé par la foi en ce que la volonté de Dieu est à l'œuvre à chaque instant, les « musulmans » du camp étaient au contraire ceux qui avaient perdu toute volonté et toute foi. Agamben cite en ce sens Kogon :

Leur soumission n'était pas un acte de volonté, mais au contraire une preuve que leur volonté était brisée. Ils acceptaient leur sort parce que toutes leurs forces intérieures étaient paralysées ou déjà détruites.<sup>25</sup>

Des « musulmans » de cette sorte, c'est-à-dire en vérité des anti-musulmans, on en rencontre bien au-delà d'Auschwitz. Auschwitz les a révélés, le monde continue à les occulter. Ces « musulmans » d'Auschwitz, ce n'était pourtant pas eux, les morts ultimes. Eux, ces cadavres ambulants, n'ont été que le miroir où auraient pu se voir confusément les âmes de leurs bourreaux, si ces derniers avaient été encore vivants, s'ils avaient encore eu des yeux. C'était eux, les *antisémites* absolus, les *anti-musulmans* : ceux qui n'avaient plus d'espace dans leur conscience « où le bien et le mal, le noble et le vil, le spirituel et le non-spirituel eussent pu s'opposer l'un à l'autre. » Et c'est encore ainsi. Voici les morts. Invisibles. Enfouis dans les recoins ou replis de la société, ou bien au contraire tout à fait exposés, propres sur eux et pleins d'autorité et de pouvoir. Au camp on appelait musulmans ceux qui étaient le contraire de musulmans mais pouvaient en avoir une apparence – et cela continue d'arriver dans le monde du mensonge, de même que dans ce monde il arrive qu'on appelle humanistes ceux qui sont le contraire d'humanistes mais peuvent en avoir une apparence.

Et voici que la mort, une fois débusquée là où elle est vraiment, dans la déshumanité des destructeurs d'âmes plus que dans celle de leurs victimes, peut tout à fait se dire, même si le monde interdit un tel témoignage, même si le monde est incapable de supporter un tel témoignage et n'a de cesse de vouloir l'effacer, d'une manière ou d'une autre – y compris en effaçant le témoin. Mais ce n'est pas possible.

Poursuivant son chemin, Agamben note que la situation extrême, en fin de compte, ne fait pas que définir la limite entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas. Elle la dépasse. Parce que l'homme qui ne s'y fait pas se met à errer, encore vivant, dans la mort ; et parce que celui qui s'y

24 Jean AMÉRY, *Par-delà le crime et le châtement*, Paris, Actes Sud, 1994, p. 32. Cité par Giorgio AGAMBEN, *Quel che resta di Auschwitz*, Turin, Bollati Boringhieri, 1998. Trad. de l'italien par Pierre Alferi : *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot & Rivages, 1999 ; rééd. coll. Rivages poche / Petite Bibliothèque, 2003, p. 43

25 Eugen KOGON, *L'État SS*, trad. anonyme, Paris, Seuil, coll. Points, 1995, p. 420. Cité par Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste...*, *op.cit.*, p. 47

fait, précisément, s'y habitue, renversant la situation extrême en situation ordinaire. Et il cite Karl Barth :

D'après ce que l'on observe aujourd'hui, écrivait-il en 1948, on peut dire avec certitude que, même au lendemain du Jugement dernier, si c'était possible, chaque bar ou *dancing*, chaque bal musette, chaque maison d'édition avide d'abonnements et de publicité, chaque groupuscule fanatique, chaque cercle mondain, chaque cénacle pieux rassemblé autour de l'inévitable tasse de thé et chaque synode chercherait à se reconstituer le mieux possible et à reprendre normalement ses activités, sans en être autrement affecté, comme si de rien n'était.<sup>26</sup>

C'est bien cela. Seulement, il y a quelque chose qui ne va pas. Si nous devons, avec Agamben, en déduire que la leçon de la situation extrême est « celle de l'immanence absolue, du « tout qui est dans tout » [et que] en ce sens, on peut définir la philosophie comme le monde vu depuis une situation extrême qui est devenue la règle »<sup>27</sup>, alors c'est la preuve que la philosophie ne suffit pas. Car alors, on n'en sort pas. De la mort. Quand Agamben ajoute, entre parenthèses, que « selon certains philosophes, le nom de cette situation extrême est Dieu », il ne va pas assez loin. La situation extrême n'est pas Dieu, mais le lieu où notre *ultime volonté* peut s'exprimer, et ce faisant, rencontrer « Dieu ». C'est pourquoi il nous faut apprendre à vivre toute situation ordinaire comme ce qu'elle est en vérité, une situation extrême.

Dès que les portes furent forcées, le 3 septembre 1792, vers les 16 heures, 350 hommes se précipitèrent sur nos prisonnières (...) Durant quarante heures d'horloge, plus de 600 filles, femmes, fillettes, vieillards, furent possédées, sodomisées ou violées, chacune une ou plusieurs fois, devant 8000 voyeurs accourus de toute la ville. Et, au milieu de cette débauche, le 4 septembre, en fin de journée, des égorgeurs en provenance de Bicêtre assassinèrent 35 femmes dans la cour dite encore aujourd'hui « des massacres » du bâtiment de la Force.<sup>28</sup>

Les Massacres de Septembre ont fait plus d'un millier de morts à Paris, prisonniers et prisonnières assassinés dans un délire de fureur des révolutionnaires, « boutiquiers, artisans, gardes nationaux, Fédérés, entraînés par la hantise de la trahison », écrit François Furet, qui précise aussi qu'il n'y eut à l'origine de la tuerie « aucun ordre venu de plus haut ». Et qu'après cet épisode sur lequel on jugea bon de « jeter un voile », « de fait, la Terreur va peu à peu se mettre en place, comme un système répressif organisé d'en haut et institutionnalisé. »<sup>29</sup>

Moins d'un siècle plus tard, le Dr Charcot, issu du peuple, menait la vie d'un grand bourgeois boulevard Saint-Germain, ayant fait fortune en inventant l'hystérie et en exhibant ses malades de la Pitié-Salpêtrière au Tout-Paris et au-delà – Freud y passa un semestre. « Donc, Charcot descendit aux enfers, écrit Georges Didi-Huberman. Or, il ne s'y sentit pas si mal. Car ces quelque quatre ou cinq mille femmes lui furent un *matériel*. » Sa « *tentative pour comprendre* », ajoute-t-il, « devint forcenée ; puis, d'une certaine manière, ignoble. »<sup>30</sup> Il est connu aujourd'hui que ses séances d'« hypnose » comme les manifestations de ses « hystériques » n'étaient qu'artifices et singeries.

La situation de chantage était donc à peu près celle-ci : ou bien tu me séduis (te démontrant, par là même, hystérique), ou bien je te considère, moi, comme une Incurable, et alors, tu seras, à jamais, non plus exhibée, mais cachée, au noir.<sup>31</sup>

Ainsi de la jeune et très belle Augustine :

---

26 Karl BARTH, *Kirchliche Dogmatik*, vol 2, Zürich, 1948, p. 135. Cité par Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste...*, *op.cit.*, p.51

27 Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste...*, *op.cit.*, p. 52

28 Maximilien VESSIER, *La Pitié-Salpêtrière*, *op.cit.*, p. 125-126

29 François FURET, Mona OZOUF, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Flammarion, 1988, p. 158

30 Georges DIDI-HUBERMAN, *Invention...*, *op.cit.*, p. 20 et p. 23

31 Georges DIDI-HUBERMAN, *Invention...*, *op.cit.*, p. 169

Mise en cellule. Après charme et rupture de charme, la rétorsion, obligée (...) Alors, elle mit fin, elle-même, à son existence de "cas" : elle se déguisa en homme (quelle ironie). Et s'enfuit ainsi de la Salpêtrière.<sup>32</sup>

En vérité l'exhibition de ces femmes et hommes, de leurs convulsions et de leurs soumissions, n'était que la reprise hypocrite du tour qu'avaient pris ici les Massacres de Septembre, substituant aux violences physiques des violences psychiques collectives sur des personnes emprisonnées, affaiblies, sans défense, dont nous avons vu comment s'exerçait la maniaquerie de ces « messieurs » à leur rencontre.

Un siècle plus tard encore, et l'hypnose et l'hystérie, une fois inventées faisant leur chemin, règnent via les médias sur leur maître, le peuple, et via une certaine production intellectuelle sur leurs soumis, les héritiers de Charcot, inventeurs de faux en tout genre.

Que le phallus ne se trouve pas là où on l'attend, là où on l'exige, à savoir sur le plan de la médiation génitale, voilà qui explique que l'angoisse est la vérité de la sexualité, c'est-à-dire ce qui apparaît chaque fois que son flux se retire et montre le sable. La castration est le prix de cette structure, elle se substitue à cette vérité.<sup>33</sup>

Mais en fait, poursuit Lacan,

cela est un jeu illusoire. Il n'y a pas de castration parce que, au lieu où elle a à se produire, il n'y a pas d'objet à castrer. Il faudrait pour cela que le phallus fût là.<sup>34</sup>

S'il n'y est pas, où est-il donc ? Sans doute reste-t-il confiné, comme avec Charcot, dans l'habit de ces messieurs, engoncés dans leur obsession sexuelle et trop apeurés à l'idée que pourrait leur être coupé, de par le don de leur corps, leur pouvoir symbolique. Le réel n'est-il pas trop risqué pour ces angoissés de la mort ? « La vie humaine pourrait être définie comme un calcul dans lequel zéro serait irrationnel », a dit Lacan en 1959<sup>35</sup>. Voyons comme la vérité parle, comme malgré lui cet homme parle en fait de lui, tout calcul, tout faux puisque le zéro irrationnel cela n'existe pas, et tout irrationnel, élaborant des théories irrationnelles auxquelles des générations d'angoissés croiront idolâtriquement, comme à toutes les théories de la non-vie aptes à justifier le choix des existences entre-deux, entre vie et mort, des paroles entre-deux, entre oui et non, des actes entre-deux, entre exhibition et occultation, des engagements entre-deux, entre bien et mal, et de tout entre-deux qui permet, par sa non-franchise, de ne pas assumer sa vie, sa parole, ses actes, et qui sépare l'être de l'être, pour le remplacer par l'artificielle existence et la pseudo-relation du zéro irrationnel.

L'inconscient n'est pas structuré comme un langage car l'inconscient n'est pas. L'inconscient existe comme hypothèse de travail, comme langage fabriqué par et pour une hypothèse de travail, rien de plus. La conscience est, elle seule est, crée et anime le monde. La conscience nous est donnée, nous ne la connaissons pas toute et nous avons à aller vers elle, qui vient vers nous notamment à travers ce que nous appelons inconscient mais qui n'est pas inconscient mais au contraire conscience. Si la *phusis* aime à se cacher, comme disait Héraclite, ce qui nous en est caché ou inconnu n'est pas pour autant une *in-phusis*, une *non-phusis*. La conscience est, la non-conscience n'est pas. Avoir convaincu les hommes qu'ils étaient gouvernés par leur inconscient, c'est les avoir déresponsabilisés, leur avoir ôté le sens de la liberté qui assume, les déshumaniser. Continuer à les pousser à explorer ce qui n'est pas, à les convaincre que la vie est un calcul et un néant, c'est continuer l'œuvre de destruction massive de l'époque industrielle. Il est temps de revenir à l'incarnation qu'est la parole poétique.

---

32 *Ibid.*, p. 269

33 Jacques LACAN, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, éd. Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2004, leçon du 5 juin 1963

34 Jacques LACAN, *Le Séminaire, op.cit.*, leçon du 5 juin 1963

35 Jacques LACAN cité par Alain SOKAL, Jean BRICMONT, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997, chap. « Les nombres imaginaires »

*lieu d'effroi / le jour vient d'un petit soupirail en hauteur c'est par là qu'on leur passe leur  
nourriture / assises côte à côte / le corps rivé au mur par des chaînes / des boulets aux pieds / mort  
lente /  
monde confus / univers de cruauté / de charité et de corruption mêlées / où religion / péché /  
punition / sexe / et fouet / sont présents / latents / partout / où les bourreaux fouettent les  
fouetteurs / où le bien / le mal / se retournent comme des gants*

Au milieu de descriptions d'horreurs s'étendant sur près de quatre siècles, soudain cet îlot dans le livre de Mâkhi Xenakis, qui a construit son poème d'après les archives qu'elle a consultées (je mets des / où le livre laisse dans le texte des espaces) :

*on est loin du monde arabe / à Bagdad / au Caire / à Fez / au septième siècle / qui leur  
construit des hôpitaux / et qui pour toute thérapie leur prescrit / de la musique / de la danse / des  
spectacles / et des récits merveilleux /  
on est loin de l'Espagne au quinzième siècle où laïcs et riches commerçants / financent des  
hôpitaux accueillant les fous de tous les pays / de tous les gouvernements / de tous les cultes / pour  
une vie en pleine nature / rythmée par les saisons / les moissons / les vendanges / la cueillette des  
olives / à Valence / Saragosse / Séville / Tolède<sup>36</sup>*

Si la Pitié-Salpêtrière n'a plus pour vocation le « grand renfermement » des souffrants, c'est aussi parce que les souffrants, désormais, sont souvent laissés à eux-mêmes. Beaucoup finissent dans la rue. Ils dorment dehors, traînent sur les trottoirs leurs malheurs, leurs maladies mentales, et souvent aussi physiques. Jusqu'à ce que la mort les emporte, dans une société où la poésie *n'a lieu* que dans les marges, comme eux, une société qui semble avoir renoncé à se réorganiser en sorte d'être pour tous place, espace, maison.

\*

Quelle place pour tous ? Journal littéraire d'une Nuit Debout

8-4-2016

Le début de Nuit Debout est de ces moments où l'utopie *a lieux*. J'ai suivi hier soir l'une des Nuits Debout, retransmise en direct depuis la place de la République à Paris. Écouté les prises de parole des uns et des autres. Pensé que ces réunions nocturnes sur des places, en France et dans d'autres pays (il y eut, bien avant, la place Tahrir et beaucoup d'autres), ce désir revendiqué de « convergence » des luttes et des projets pour ouvrir une voie de justice dans le monde, cette façon d'échanger par la parole, rappelait l'histoire des jeunes retirés dans la caverne de la sourate Al-Kahf à cause du tyran :

« Tu aurais vu le soleil, quand il se lève, s'écarter de leur caverne vers la droite, et quant il se couche, passer à leur gauche, tandis qu'eux-mêmes sont là dans une partie spacieuse », et le moment où ils se lèvent : « Et c'est ainsi que Nous les ressuscitâmes, afin qu'ils s'interrogent entre eux ». <sup>37</sup> Et dans ces interrogations, les mots prononcés ont retenu aussi mon attention. Il y avait de la tristesse à entendre par exemple une jeune femme se définir comme intermittente du spectacle, plutôt que de dire son métier. Symptomatique d'une société où l'on réduit les personnes à leurs statuts sociaux : SDF, fonctionnaires, réfugiés, intermittents du spectacle, chômeurs etc. Entendu aussi de brèves paroles réellement poétiques, donc puissantes. Quelqu'un a dit « Je vais vous dire un poème arabe : « Sois heureux un instant ; cet instant c'est la vie ». Et un homme audiblement très saoul a répété : « Y a pas de couleurs pour rêver ! » Parce que c'est la nuit ? Il faut du temps

36 Mâkhi XENAKIS, *Les Folles d'enfer de la Salpêtrière*, Actes Sud Beaux Arts, Hors collection, 2004, p. 60

37 *Coran*, 18, 17-19

pour sortir d'une nuit sans rêves.

12-4-2016

Le réveil sonne, le sonneil rêve ! « Maïakovsky n'existe que par fragments. Il fut, essentiellement, l'homme qu'un monde extérieur d'exaspérations divisa en moments d'exaspérations personnelles. Autrement dit, présenter UNE convulsion de Maïakovsky est peut-être d'une grande vérité. » Ainsi Armand Robin (à suivre ce qui se passe et se dit sur Twitter, je me sens un peu comme lui qui passait des nuits à saisir les voix du monde sur sa radio) présente-t-il sa traduction de la première partie du grand poème du révolutionnaire Maïakovski qu'il intitule *La nue empatalonnée*<sup>38</sup>. J'y songe en voyant la Nuit Debout, dans laquelle il y a à boire et à manger : et c'est ce qui me plaît. (Et sans doute déplaît à tous les partisans de l'ordre établi, ce pour quoi les forces de l'ordre ont hier soir renversé la marmite de mafé - lequel plat africain, pour montrer qu'il y a un ordre supérieur à celui de la police, s'est étalé en forme de carte d'Afrique sur la place de la République, ainsi que l'ont noté et photographié les personnes présentes). Debout les sonneurs de la terre ! Le temps du rêve est arrivé !

10-4-2016

L'Histoire a son chemin. Place de la République, où se réunit Nuit Debout, là où demeurent les hommages aux morts du terrorisme, où la haine née du désespoir et le nihilisme ont tué, de moins désespérés tentent de vivre, attirant les plus exclus, les sans-abri qui de toute façon dorment dehors et aiment pour l'occasion le faire en compagnie. Ceux qui accusent Nuit Debout d'être un mouvement d'entre-soi refusent de voir tous les sans-abri qui y participent. Les exclus restent exclus (ou bien ils ne sont vus que comme repoussoirs), et pourtant ils sont présents. Leur présence sauve Nuit Debout de l'entre-soi. Combattre l'imposture, et ne pas exclure la vie de la vie.

15-4-2016

L'invention de l'imprimerie se situe au début d'un changement d'ère, de civilisation. D'un passage, sur les plans spirituel et intellectuel, du mystère au rationalisme, et sur le plan politique, du féodalisme au capitalisme. Bien entendu il faut un certain temps pour que le passage s'accomplisse, et des éléments des ères anciennes continuent à œuvrer à travers les civilisations successives, de façons différentes. Ainsi l'invention d'Internet est-elle en train d'accompagner la fin de l'ère rationaliste (depuis longtemps dépassée par la physique quantique) et capitaliste, et la fin des hiérarchies, différemment organisées, qui lui restent du féodalisme.

Les hiérarchies de pouvoirs politiques et spirituels/intellectuels apparaissent partout considérablement dégradées. Elles n'ont plus lieu d'être, et vont devoir finir de s'effacer des lieux qu'elles occupent encore indûment. Cela dans une durée historique dépassant celle des individus mais assez dynamique pour que sa marche se laisse voir à travers quelques générations.

Tel est le sens des divers mouvements d'occupation des places par la pointe des peuples à travers le monde. Ils signifient que les légitimités sont en train de changer. Ceux qui habitent vraiment (poétiquement, dirait Hölderlin) le monde aujourd'hui ne sont pas ceux qui se contentent de le faire tourner comme il est, en cercle vicieux, souvent par la vieille ruse exprimée dans *Le Guépard* qui consiste à faire que « tout change, pour que tout reste comme c'est ». Ruse d'autant plus facile à appliquer dans un univers de communication, de « plans com' » où le changement des apparences est censé constituer un leurre suffisant – il l'est en grande partie, mais l'imposture ne fonctionne pas pour cette fine pointe des peuples qui se charge elle-même de réinventer la vie depuis des années. C'est à elle que le monde *est* : non pas comme possession, mais comme essence et existence, comme rapport vrai, libre.

Quelle est-elle donc, cette fine pointe des peuples ? Les Nuits Debout à l'œuvre en ce moment ne viennent pas de nulle part, ni des discours ou œuvres de tel intellectuel ou de tel artiste. Ceux qui sont à la pointe à l'heure de ce changement d'ère ne viennent ni des élites politiques ni des élites

---

38 Armand ROBIN, *Quatre poètes russes*, Paris, Le Seuil, 1949 ; Bazas, *Le Temps qu'il fait*, 1985, rééd. 2004, p. 93

intellectuelles, artistiques ou spirituelles couplées aux puissances du commerce et de l'argent, comme ce fut le cas à partir de la Renaissance. Nous ne sommes pas à l'heure d'une nouvelle Renaissance, ce qui se passe se passe tout autrement et ce qui vient est tout autre. Les pouvoirs politiques et les puissances de l'argent se sont considérablement dévalorisées [j'accorde volontairement avec le sujet le plus proche, plutôt qu'automatiquement au masculin, selon la vieille règle], elles sont vues au mieux comme impuissantes, au pire et le plus souvent comme agressives et liberticides, destructrices, morbides, nihilistes. Ceux qui œuvrent à les renverser et surtout à les remplacer, en mettant en place au sein de ce monde que les élites croient posséder des structures de vie et des structures mentales alternatives, ne peuvent être les élites intellectuelles et artistiques ni les institutions spirituelles. Car elles n'ont de visibilité et d'audience qu'en collaborant avec les pouvoirs politiques et financiers qui récupèrent et neutralisent même les œuvres ou les pensées dites subversives.

La fine pointe des peuples est constituée de tous les individus qui s'inventent des vies non subordonnées aux systèmes moribonds autant que violents, et de tous les groupements libres d'individus, tous les mouvements qui fonctionnent selon d'autres rapports sociaux, excluant les différentes formes de domination qui servent de piliers aux systèmes archaïques recomposés avec le capitalisme, lui-même en voie de décomposition. Qu'il s'agisse de planter des légumes dans l'espace public ou de libérer la parole sur Internet et sur les places des villes, la culture du partage est en train de commencer à supplanter celle de l'exploitation de l'homme (et de la femme, et de la nature) par l'homme, en même temps que son alternative elle aussi dépassée, la dite dictature du prolétariat.

Intellectuels et artistes ne peuvent au mieux qu'accompagner cette fine pointe des peuples initiante, en individus et citoyens comme les autres et non surplombants ni guidants. Ce nouveau monde en gestation vient d'en bas, c'est-à-dire en vérité d'en haut. Car c'est un monde où les valeurs s'inversent. Les élites à l'ancienne, aliénées délibérément ou malgré elles à l'ère finissante, ont au moins un pied dans la tombe. Tandis que celles et ceux qui ont rompu les chaînes qui assurent le confort comme celles du chien dans la fable de La Fontaine, ces nouveaux loups (peu carnassiers, voire végétariens) qui interrogent l'animal social attaché, incarnent la véritable altitude, l'aspiration à la vérité vécue et à la liberté.

22-4-2016

Avant de désigner le lieu où se produisait l'assemblée, le mot *agora* signifia d'abord dans la Grèce antique l'assemblée elle-même. L'assemblée en se constituant constitue elle-même un lieu, qui institue comme agora le lieu où elle a lieu. L'agora est le contraire de l'utopie – littéralement le non-lieu.

L'agora n'était pas une place, mais une ville dans la ville. C'est aussi ce qu'est devenue la place de la République, depuis que l'assemblée Nuit Debout y a lieu. La place est devenue une petite cité à l'intérieur de la cité, avec ses différents espaces, consacrés aux discussions, prises de parole, débats etc., et sa cantine, son infirmerie, sa bibliothèque, son jardin, sa fontaine, sa radio, sa télévision, ses lieux de fête et de musique. Elle eut ses tentes aussi, où l'on dort, ses baraques, ses bâches, ses palettes, ses planches, ses matériaux de construction de bidonville, dont certains finissent la nuit en feu de joie au milieu de la place, avant d'être renouvelés le lendemain.

Après trois semaines de cette agora, une autre assemblée s'est réunie, plus classiquement, à la proche Bourse du Travail pour essayer de déterminer quelle suite donner au mouvement. Certains, en particulier parmi les intellectuels qui l'ont impulsé en réaction à la Loi travail, souhaitent une organisation plus efficace de la convergence des luttes, un passage à l'action de masse – grève générale, défilé géant avec les syndicats... Toutes actions politiques à l'ancienne qui tentent moyennement ceux qui font concrètement la Nuit Debout, nuit et jour dans l'agora (et/ou sur Internet, prolongation de l'agora) et sur de plus en plus de places ou d'autres lieux des villes et villages de France et d'ailleurs. C'est que ces derniers n'ont pas la frustration de ceux qui attendent que quelque chose se passe : l'utopie pour eux n'est pas pour demain, elle est là, tout de suite, jour

après jour et nuit après nuit. Ou plutôt : si pour certains Nuit Debout reste une utopie, un non-lieu, puisqu'ils ne vivent pas dans la place mais encore dans l'ancien monde, dans une agora virtuelle, intellectuelle, mais non réalisée, pour ceux qui habitent concrètement la nouvelle ville dans la ville, le nouveau monde dans le monde qu'est Nuit Debout, le but est essentiellement de continuer, sans forcément de stratégie précise mais en faisant confiance à l'esprit de l'agora en train de se vivre pour conduire les Nuits Debout à s'étendre, à évoluer naturellement et à remplacer, le temps venu, l'ancien monde au cœur duquel elles auront pris place.

D'ailleurs certains se mettent déjà en marche, projettent ou font des Nuits Debout itinérantes, à l'intérieur d'une ville ou à l'échelle du pays... peut-être un jour à l'échelle du monde ? Les allures de campement rom de l'agora conduisent tout naturellement, par leur dépouillement et leur désir de liberté, au voyage.

1-5-2016

La morbidité menace Nuit Debout sous différentes formes. Stagner tue. La maison Usher de Poe finit par se disloquer et tomber dans la mare où elle se reflète depuis trop longtemps. À Paris, le mouvement s'est attaché à la place de la République, devenue mausolée, comme à un refuge. Il s'est accroché aux jupes de la statue, toutes pendantes de babioles et de kitsch mortuaire. Le beau renouveau de vie qu'il y avait apporté s'est laissé gangrener par une sorte d'épouvante qui s'accroche au souvenir de la mort sans en finir de la conjurer.

Dans les premiers jours, alors que plusieurs dormaient toute la nuit sur la place, un homme a chuté de la statue qu'il était en train d'escalader. Il a été transporté à l'hôpital « en urgence absolue », d'après la presse. Comment s'en est-il sorti ? Nous ne le savons pas, nous n'en avons jamais su davantage. Les responsables de la communication de Nuit Debout n'ont pas dit un mot de cet accident. Selon les médias, l'homme n'avait pas de papiers sur lui. Un SDF ? Un migrant ? Les communicants de Nuit Debout ont refusé de donner des nouvelles de cet homme.

Quelque temps plus tard, un autre homme a tenté de s'immoler par le feu au pied de la statue. Les gens qui étaient là l'ont sauvé, il a été transporté à l'hôpital. Un migrant désespéré, semble-t-il. Nous n'en savons pas plus, là encore les médias et les communicants de Nuit Debout ont occulté le fait.

La place de la République a attiré de plus en plus de gens venus se livrer à des actes de délinquance (vols, agressions) ou venus faire la « fête », c'est-à-dire boire puis chercher à défouler leur agressivité. Les jets de bouteille sont devenus une routine de fin de soirée. Et les agressions et agressions sexuelles envers les femmes se sont multipliées. On a commencé à entendre parler de viols mais la com' et les médias de Nuit Debout, plus proches décidément d'une entreprise de propagande que de services d'information, ont malgré des demandes insistantes refusé d'en dire le moindre mot.

Sur la place, une intervenante filmée par hasard par un périscopeur (« Virgile ») a mentionné que trois nuits plus tôt, des jeunes filles avaient été violées derrière un mur d'hommes. Puis, comme si c'était un tabou, une fois donnée en passant cette information glaçante, elle a enchaîné sur autre chose. Une autre femme à un autre moment avait évoqué agressions et viols, mais tout aussi rapidement. Des féministes ont témoigné qu'il leur avait été objecté qu'en parler serait risquer de nuire à l'image du mouvement.

Rien de plus n'en a été dit. Les rumeurs enflant, un organisateur a annoncé que des sifflets allaient être mis à la disposition des femmes, afin qu'elles puissent donner l'alerte en cas d'agression, ce qui suffirait à faire s'éloigner le ou les agresseurs. Il n'a pas été question de les expulser ou de les livrer à la justice en cas d'agression grave. Seulement de les faire s'éloigner de leur victime, sans que soit envisagée la moindre sanction.

Censure des faits, complaisance envers les agresseurs ou les criminels (rappelons que le viol est un crime), absence totale de toute expression de solidarité avec les victimes : à République, c'est ainsi que le mouvement s'enfonce debout dans sa nuit, les yeux grand fermés. « Nous creusons la

fosse de Babel », écrit Kafka dans son *Journal*. Les violences qui sont devenues systématiques en fin de chaque nuit à République témoignent de la mauvaise ivresse nihiliste qui s'est emparée de la place, où des organisateurs invisibles s'obstinent à faire piétiner un mouvement qui était pourtant bien parti, comme si une secrète logique d'échec le gouvernait.

Heureusement, Nuit Debout se développe aussi dans des banlieues, des villes, des villages de France et d'ailleurs. Revenant au mot de Baudelaire selon lequel la ruse du diable est de faire croire qu'il n'existe pas<sup>39</sup>, il apparaît que la ruse (inconsciente ou non) des organisateurs d'un mouvement qui ne veut pas de représentants est de les représenter (par la com') en faisant croire qu'ils n'existent pas en tant que représentants. Moyennant quoi, toutes les responsabilités sont effacées, et le pire devient possible. Ailleurs qu'à République, loin des responsables occultes et anonymes, Nuit Debout peut encore se préserver de telles dérives, qui prouvent que le système de représentativité est pire encore lorsqu'il n'est pas reconnu.

Le rapport des hommes aux personnes de leur entourage est significatif de leur politique. Il est politique. L'absence sidérante de la plus élémentaire expression d'humanité envers les victimes place de la République éclaire le défaut de scrupules des gens de l'entreprise de communication qui ont acheté les noms de domaine de Nuit Debout sans en référer aux fondateurs et qui continuent de tenir la com' – cet instrument qui gangrène le monde – du mouvement, comme du défaut de vigilance quant à l'entrisme de certains éléments politiquement malhonnêtes, voire pire. Là aussi l'opacité règne, nul débat n'est porté sur la place. Sur cette place où l'on en est venu à se battre en paroles contre les tares du monde sans prendre garde que ces tares sont en train, dans les faits, de s'y reproduire et de s'y développer à toute vitesse.

Le lundi 25 avril au théâtre de l'Odéon, toute la soirée, les intermittents du spectacle, toujours cernés par les forces de l'ordre brutales, et malgré la violence qu'ils venaient d'encaisser, malgré le froid et la pluie, ont chanté, joyeux, des chansons du répertoire - ceux qui étaient dans le théâtre, en haut sur le balcon, avec ceux qui étaient en bas, empêchés d'entrer pour tenir une réunion dans l'un des lieux de leur travail et même d'en approcher. La ministre de la Culture leur en avait refusé l'autorisation. Elle mérite, ainsi que les autres ministres et le chef de l'État, que les intermittents n'acceptent plus de se produire en spectacle, de donner leur art et leur métier en leur présence. Ces lieux publics ne sont pas aux dirigeants politiques. Ils sont à qui les fait vivre, les anime, et au public. Il nous faut réinvestir tous les lieux que nous avons le droit d'« habiter » de notre présence.

2-5-2016

C'est maintenant le moment d'entrer dans le *rêve générale*. Je suis allée visiter Nuit Debout un matin place de la République, vers le début, et je n'y suis jamais retournée, parce que cette place est morbide. J'ai suivi attentivement ce qui s'y passait par Internet. J'en ai eu aussi des témoignages de vive voix par quelqu'un à qui il arrivait d'y aller, et dont des amis étaient coutumiers de s'y rendre. Mais je n'ai jamais désiré y remettre les pieds, je ne l'ai pas fait et je suis heureuse de ne l'avoir pas fait, de n'avoir pas cédé à ses sirènes. Car j'aime Nuit Debout, et je ne voudrais pas l'avoir encouragée un tant soit peu à rester dans cet endroit de mort, qui, avec son mémorial encore frais, pour ne pas dire encore puant, me faisait penser tout à la fois au cimetière des Innocents, débordant de cadavres et de peuple, tel que Philippe Muray le décrit au début de son *Dix-neuvième siècle à travers les âges*, et à l'aire Saint-Mittre, cet espace-cimetière sur lequel s'ouvre *La fortune des Rougon*, le roman de Zola sur l'insurrection qui précéda le coup d'État du 2 décembre 1851 (roman publié au moment de la Commune)... et sur lequel il se termine, après le massacre des insurgés. Je ne voulais pas qu'en moi le roman de Nuit Debout commence également dans un cimetière où il se verrait contraint de s'achever.<sup>40</sup>

Et aujourd'hui, alors qu'après les infectes violences policières d'hier et de ces derniers jours

---

39 « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du Diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! » Charles Baudelaire, « Le joueur généreux », *Petits Poèmes en prose*, in *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Michel Lévy, 1869, p. 87 ; wikisource.org

40 Philippe MURAY, *Le XIX<sup>e</sup> siècle à travers les âges*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1999 ; Émile ZOLA, *La Fortune des Rougon*, Paris, Librairie internationale A. Lacroix, Verboecklen et Cie, 1871

Nuit Debout se voit réduite à peau de chagrin place de la République, je peux dire que dans mon esprit, dans mon cœur, dans mon roman, dans mon poème, elle n'est pas morte. Elle commence. Cette petite part du peuple qui à Paris s'était bâti un pauvre refuge dans les jupes de la République où le chef de l'État et son gouvernement l'avaient menée, avec mot d'ordre, le 11 janvier de l'année précédente, ce peuple dit de bobos qui comme un enfant terrorisé par le terrorisme s'était vu intimer de déclarer avec les politiciens les plus cyniques « Je suis Charlie » et « Même pas peur » ou encore « Paris est une fête » alors que régnaient très légitimement la peine, le désarroi et la frayeur, ce mouvement qui a porté le refoulé de toute une population pour le défouler sur la place-cimetière, pour y faire exister son désir de vivre-ensemble, d'utopie et de renversement de l'ordre inique, fût-ce par la violence ou par la paix, le voici maintenant privé de son refuge. Et sans doute aurait-il dû s'en priver lui-même avant qu'on ne l'en prive, prendre son envol lui-même bien plus tôt. Mais rien ne sert de revenir en arrière, cela s'est passé ainsi, et si maintenant la sagesse l'emporte, le mouvement trouvera la force de laisser derrière lui son enfance et de s'engager dans son âge adulte. Ce qui ne signifie pas se défaire de son esprit d'enfance, mais se défaire de sa puérilité, de sa peau devenue trop étroite pour une grande personne.

La place de la République est une peau bien trop étroite pour une Nuit Debout adulte. Une Nuit Debout adulte est autonome, elle sait se déplacer, aller de place en place et de lieu en lieu, ne pas rester centrée sur son seul jeu. Telle est la Nuit Debout que j'attends maintenant, et je l'attends sans inquiétude car en vérité elle est déjà là, active et neuve, dans tous autres lieux que cette place-cimetière où elle aurait pu finir enterrée si d'autres elles-mêmes ne s'étaient dans le même temps mises à vivre ailleurs, dans des quartiers, des banlieues, des villes, des villages, des pays divers. Ce n'est qu'un début. Les temps de l'Histoire sont longs, ses chemins font souvent des lacets comme en montagne, mais ils arrivent où ils doivent arriver. Rien ne naît de rien, Nuit Debout naît de bien d'autres révolutions avant elle ou ailleurs et elle ne sera pas la dernière, mais elle fera sa part du trajet, sur cette voie où je marche, où nous sommes si nombreux à marcher.

C'est maintenant le temps du rêve, le vrai. Pour les aborigènes d'Australie, le Rêve est à la fois la carte du territoire et leur histoire. Rien de moins abstrait que ce rêve. Il en va de même pour les nomades du Moyen Orient et sans doute du monde entier. Le rêve n'est pas une seconde vie, comme chez Gérard de Nerval<sup>41</sup>, il est la vie même, incarné qu'il est dans les vivants et dans tout le vivant et même l'inanimé. Il en est ainsi quand le monde n'est pas une place où chacun est assigné à une place, où chacun doit aussi gagner sa place et où nul ne veut laisser « sa » place. Il en va ainsi dans un monde non fixé par la valeur des biens matériels et des positions sociales, il en ira ainsi dans le monde que veut réaliser Nuit Debout. Non plus seulement une démocratie, pouvoir du peuple, mais aussi une démosophie, sagesse du peuple, de peuples ayant renoncé au pouvoir de l'argent et sachant reconnaître celui du rêve comme projection, réalité et droit de l'humain.

6-5-2016

Cette nuit a eu lieu une pluie d'étoiles filantes. Les habitants de l'étroite, sauvage et splendide vallée d'Aspe, dont quelques-uns s'étaient réunis en soirée pour une Nuit Debout, ont dû en voir passer, dans leur ciel non pollué de lumières artificielles. Comme tous les habitants des campagnes, loin des villes tapageuses, orgueilleuses et superficielles.

Nuit Debout, ce n'est pas République. Le travail de ce mouvement, qu'il continue ou non à s'appeler Nuit Debout, grandira très logiquement non depuis Paris, depuis la tête et les chefs du pays, mais depuis ses villages, ses banlieues, ses villes de province. C'est dans les petites communautés, dans les quartiers, dans les villages, parmi les gens qui sont en fait les plus libres, à savoir les humbles, les non-soumis au système, que se développera une nouvelle façon de se gouverner, une nouvelle démocratie. Cela existe déjà dans certains pays pauvres, des localités se

---

41 « Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoires ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort ; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence. » Premières phrases de Gérard de NERVAL, *Aurélia ou Le Rêve et la Vie*, in *Revue de Paris*, 1855. Paris, Victor Lecou, 1855 ; kaempfer.free.fr

sont prises en main ici et là pour assurer leur vie collective et individuelle, leurs relations sociales et leurs échanges entre particuliers et entre communautés. C'est ainsi que de place en place (et non depuis une grande place sinistre comme République, qui se voudrait centrale et symbolique – le symbole faisant ici office de chef – où tout en refusant un système représentatif l'ensemble est soumis malgré lui à des forces incontrôlées qui le dépassent), de place en place à travers le monde et à travers le pays continuera à s'apprendre, s'inventer et s'étendre la sagesse du peuple, une démosophie, véritable philosophie, à savoir philosophie en acte, vécue. Car telle est la nature de la philosophie. Il suffit de se représenter que Socrate pensait en déambulant le long d'un cours d'eau avec ses disciples pour comprendre sa philosophie. Il suffit de se représenter que Diogène, depuis son tonneau, dit à Alexandre le Grand venu le voir : « ôte-toi de mon soleil », pour connaître sa philosophie. La nouvelle philosophie naîtra ainsi non de spéculations coupées du réel, mais de la vie même, de l'œuvre même de vie – rejoignant ainsi l'antique et véritable essence de la philosophie, celle qui fit une éclatante civilisation, à laquelle nous devons l'invention de la démocratie. La démocratie est moribonde, la nouvelle démocratie se prépare.

20-6-2016

*Estragon. – Puis ce sera la nuit.*

*Vladimir. – Et nous pourrons partir.*<sup>42</sup>

En attendant la révolution, où en sommes-nous avec la révolution ? Kafka dans une lettre imagine un Abraham qui, au lieu de faire ce qu'il faut faire pour devenir un grand peuple, et tout en prétendant être sur le point de le faire, allonge à l'infini la distance entre ce point, ce moment, et un présent qui n'est qu'une éternelle répétition de tâches qu'il n'en finit jamais d'accomplir. Tout en mettant à ses affaires et aux « nouvelles dispositions à prendre » « l'empressement d'un garçon de café », il n'arrive à rien parce que ce faisant il ne part jamais, il n'est jamais maintenant prêt à « quitter sa maison ». <sup>43</sup> Cet Abraham kafkaïen, typique de l'homme pris dans ses méandres administratives, bureaucratiques, n'est-il pas aussi bien celui qui au cœur du *Procès* attend toute sa vie en vain devant la porte de la Loi, devant laquelle il mourra sans l'avoir franchie ? Si les personnages de Beckett ne savent même plus pourquoi ils attendent ni ce qu'ils attendent ni même qu'ils attendent, s'ils n'attendent même plus, c'est sans doute qu'eux aussi sont morts devant cette porte devenue invisible. Que l'oubli, l'aveuglement et la surdité les ont mangés.

Avec *Nuit Debout*, Vladimir et Estragon se sont réveillés. De nouveau ils ont entendu l'appel, ils ont aperçu le but, ils se sont décidés à outrepasser la loi qui régit un monde inique et absurde. Ils sont revenus sur les places des villes et ils ont recommencé à dialoguer, mais à plus nombreux et cette fois de façon orientée, avec un désir de lucidité. Ils ont voulu refaire eux-mêmes le décor et l'habitation. Ils se sont bricolé des campements. Ils ont réétabli des règlements. Ils ont marché sur et jeté des projectiles à tout ce qui représente la loi, « la loi travail et son monde ».

Comme les chiens derrière les portails des propriétés privées retroussent leurs babines quand passe le facteur, les tenants de la loi ont montré sous leur masque leur grimace, leur menace, leur férocité. L'élan d'Estragon, de Vladimir, de Camille et de leurs amis a été brutalement réprimé. Peu à peu ils se sont résolus à ne poursuivre leurs débats que dans le cadre et les horaires que leur concédaient les portiers de la loi. Avec de petites incursions de-çà de-là, qui les tenaient tout à leurs affaires, en définitive à leur maison. N'avaient-ils pas, ainsi que Robinson, transformé leur place, leur île, en une habitation finalement régie par une autre absurdité, comme le monde dont ils venaient, naufragés ? Et voici qu'au lieu de devenir un grand peuple, ils devenaient un peuple de plus en plus rétréci. Voici qu'ils avaient transformé la sauvagerie de la vie offerte, avec sa corne d'abondance, en ressassement d'un *rêve générale* qu'ils avaient eux-mêmes, par leur affairement, vidé de sa substance, de sa possibilité, de sa puissance. Voici qu'ils étaient en train de redevenir l'Estragon et le Vladimir somnambules.

---

42 Samuel BECKETT, *En attendant Godot*, pièce en deux actes créée au Théâtre de Babylone à Paris le 5 janvier 1953. Paris, Éditions de Minuit, 1952 Paris, Éditions de Minuit, 1952, Acte deuxième, p. 100

43 Franz KAFKA, *Lettre à Robert Klopstock*, juin 1921, in *Œuvres complètes*, *op.cit.*, t. III, p. 1082

La porte de la loi, un instant entrouverte sur la vision de la révolution, s'est-elle refermée ? Auquel cas il est temps de lui tourner le dos. Rien ne sert d'attendre Godot sur quelque place que ce soit – et encore moins sur celle de la République, qui est celle de la loi. Si la loi ne s'ouvre pas à toi c'est qu'elle n'est pas la loi mais sa falsification. Je ne suis pas en train de dire qu'il faut cesser de demander l'abolition de la loi travail. Ce n'est pas à moi, c'est aux salariés d'en juger. Je dis qu'en premier et dernier lieu, elle n'est pas la loi, tout comme ne sont pas nos représentants ceux qui la font. Qu'elle passe ou non, elle ne passera pas par ceux qui font vraiment la révolution, qui continueront à la faire malgré ses inévitables errements. Elle ne fera pas leur loi.

Quand tu aimes, il faut partir, disait Cendrars.<sup>44</sup> Les clodos de Beckett ne sont pas perdus, ils ont juste à retrouver le chemin de leur jardin. De la vie. À la réinventer jour après jour, nuit après nuit, en détissant au matin ce qu'ils ont tissé trop étroit la nuit, chacun et ensemble, sans obéir à l'injonction tacite qui leur est faite de se soumettre pour passer la porte ou d'attendre derrière la porte. Ils ont juste à vivre, pleins de leur force et de leur jeunesse. À être eux-mêmes la révolution permanente, se propageant de proche en proche, de proche en lointain et de lointain en proche. Celle qu'on n'attend pas, celle qu'on vit, puisqu'on l'aime.

\*

Fin de la quatrième partie de la publication  
(voir les autres dans la note de blog)

© Alina Reyes  
journal.alinareyes.net

---

44 Dans un poème situé au début du recueil de Blaise CENDRARS, « Tu es plus belle que le ciel et la mer », *Feuilles de route*, Paris, Denoël, 1924